

Véronique Margron :
« Pour moi, la vie religieuse a été une école de liberté »



Véronique Margron, prieure provinciale des Sœurs de la charité dominicaines de la Présentation depuis 2014, théologienne moraliste et présidente de la Conférence des religieux et religieuses de France depuis 2016. Patrick Gaillardin / Patrick Gaillardin

« **Un été en liberté** » (4/6) Quatre-vingts ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'idéal de liberté du monde occidental vacille. Partout, l'actualité politique fait résonner une question existentielle : que signifie être libre ? *L'Hebdo* sonde ce concept. Cette semaine, sœur Véronique Margron, présidente de la Conférence des religieux et religieuses de France (Corref), explique les fondements d'une juste liberté spirituelle dans une Église où elle est devenue l'une des figures de la lutte contre les abus.

Offrir l'article

La Croix L'Hebdo : Ouvrons cette conversation avec la célèbre phrase de l'Évangile selon saint Jean : « La vérité vous rendra libre... » Comment résonne-t-elle en vous ?

Véronique Margron : Douloureusement. Des chevaliers blancs qui partent au combat de la vérité, nous en avons vu les ravages. Modestie et lucidité s'imposent, tenter un peu de clarté, c'est déjà bien. La vérité, c'est le Christ, et elle est toujours inaccessible dans sa totalité. Nous n'en avons que des éclats, parfois boueux, et dans le meilleur des cas, je peux rendre possible le dévoilement d'un pan de celle-ci.

Cette phrase résonne douloureusement aussi parce que je crois profondément que la vérité libère, mais que ce chemin fait souffrir aussi. Il est exigeant ; comme le dit [Bonhoeffer](#), c'est une grâce qui coûte cher. On y découvre de soi comme des autres ce qu'on n'aurait pas voulu voir, ce qui est mêlé en nous, et puis il y a aussi ce que ces dernières années ont dévoilé des abus dans l'Église... Soyons très attentifs à ne pas faire de ces paroles de Jésus un slogan car cela lui a coûté très cher, il en est mort.

De quoi la vérité libère-t-elle ?

V. M. : De la réputation, d'abord. Sans doute pas totalement ; mais cela libère en bonne partie de vouloir sauver les apparences. J'espère aussi que cela libère de quelque chose qui m'a beaucoup préoccupée durant toutes ces années dans l'Église catholique : la paresse et la désinvolture. Dans nombre de ces drames, si certains avaient eu un peu de courage, nous n'en serions pas là. S'ils n'avaient pas été désinvoltés, nous n'en serions pas là plus. Le manque de courage et la désinvolture sont pour moi des péchés, que je pourrais qualifier de mortels car ils en mènent d'autres à la mort. Cela commence par des actes : faire ce qu'on doit faire, prendre ses responsabilités ; mais cela passe aussi par des prises de parole de quiconque a une responsabilité dans l'Église.

Pourquoi elle

Dans une institution ecclésiale représentée majoritairement par des hommes, [Véronique Margron](#), présidente de la Conférence des religieux et religieuses de France, réussit à faire entendre sa voix. Et à propager son écho jusque dans les médias profanes, où la religieuse dominicaine vient sans faillir affronter la crise des violences sexuelles dans l'Église. Cette exposition lui vaut coups et inimitiés. À l'intérieur comme à l'extérieur, beaucoup lui reconnaissent ce courage. Ce mot, Véronique Margron ne l'emploie pas. Elle lui préfère celui de liberté intérieure, notion que *L'Hebdo* a souhaité approfondir avec elle, pour le quatrième volet de notre série « Un été en liberté. »

À quoi s'arrime chez elle l'impérieuse nécessité de faire ce qu'elle croit juste, sans craindre d'entacher la réputation de l'institution ? Pourquoi défend-elle les victimes si longtemps oubliées, qu'elle écoute inlassablement ? Cette femme, aussi énergique que réfléchie, tire d'abord sa force de l'Évangile, son socle. Mais aussi d'un discernement avec d'autres. Tant il est vrai que les dévoiements de la liberté se nourrissent souvent d'un exercice trop solitaire.

**À quel moment avez-vous eu le sentiment de poser un acte de liberté qui allait à contre-courant ?
Votre parcours s'est-il enraciné dans un épisode en particulier ?**

V. M. : Dans beaucoup d'épisodes en réalité, que je n'oserais qualifier de courageux mais où j'ai essayé de prendre ma responsabilité de femme. Cela remonte loin. Lorsque je travaillais avec des jeunes mineurs en danger, dans les années 1980 : je me souviens de tel collègue désabusé en fin de carrière qui nous décourageait de nous fatiguer pour ce minot dont il avait connu les parents, si ce n'est les grands-parents... Je pouvais le comprendre, mais nous étions là précisément pour nous fatiguer pour lui. Sans savoir si nous réussirions. C'est une manière d'être, une exigence. Personne ne choisit ses combats, mais ces années-là m'ont beaucoup appris. Et notamment que beaucoup se joue dans l'instant. Avec ces jeunes pris dans des situations de violence, d'inceste, sortant de prison, on ne pouvait jurer que nos efforts porteraient du fruit, mais il fallait faire face ici et maintenant. En leur faveur.

Mes années d'études aussi, aux côtés de [Xavier Thévenot](#) (*théologien moraliste, 1938-2004, NDLR*), ont été très marquantes. Cet homme dégageait plus que de la force, une sorte de puissance extrêmement fragile – parce qu'il était malade, parce que sa voix était infiniment douce et parce que la façon dont il liait la théologie, le questionnement éthique et la confrontation incessante à des souffrances (que ce soit sa thèse sur les homosexualités masculines, ou les milliers de personnes qu'il a reçues au cours de sa vie) –, tout cela a été fondateur pour moi. On construit une pensée éthique et celle-ci est en même temps mise en échec, en tout cas en questionnement, en doute, par la réalité humaine. Et c'est cela qui m'a structurée intellectuellement. C'est l'impossibilité de construire des synthèses car elles sont sans cesse fracassées par la réalité des souffrants, quels qu'ils soient.

Il s'agit moins de courage que d'un rapport à la foi : la foi, si elle n'est pas inquiète, je ne sais ce qu'elle est. Je ne crois pas que je pourrais vivre une foi tranquille. C'est ce qui m'a permis, plus ou moins bien, d'habiter la crise des violences et des abus dans l'Église, y compris dans un rôle dont j'ai découvert après coup qu'il avait une force symbolique. Il y a neuf ans, en acceptant la présidence de [la Conférence des religieux et religieuses de France](#), je n'imaginai pas ce qui allait me tomber dessus.

À quel moment vous êtes-vous dit que vous deviez monter au front ?

V. M. : À vrai dire, je crois ne m'être jamais dit cela. Je n'étais pas élue depuis deux mois à la tête de la Corref que je recevais des courriers de victimes que je ne connaissais pas. Je venais d'un tout autre monde, l'université. J'ai reçu ces personnes et cela n'a plus cessé. Très vite, j'ai compris que nous n'allions pas y arriver, c'était trop, nous ne savions pas faire. Alors, nous avons organisé une première journée de formation et ensuite monté un groupe interdisciplinaire avec des personnes de l'extérieur. Ça a été à la fois immédiat et progressif car, au fil des rencontres de victimes, il fallait monter au front. Je ne me suis jamais demandé s'il fallait y aller ou pas, envoyer quelqu'un d'autre, et ce qui se passerait ensuite...

D'autres se sont-ils posé ces questions ?

V. M. : Ma chance, c'est qu'à la Corref, ce n'est jamais arrivé. Je n'ai aucun souvenir de réticences dans les conseils, au contraire. J'ai été très soutenue. L'opposition, plus ou moins feutrée, de certains évêques était bien réelle en revanche. Mais c'était aussi compréhensible car nous n'avons pas le même rôle. Je leur disais parfois : « *Faites ce que vous voulez mais ne me demandez pas de faire de même.* » Cela a commencé dès [les travaux de la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église \(Ciase\)](#), qui ont été le moment d'une confrontation très féconde pour travailler ensemble.

Est-ce vous qui êtes à l'initiative de la Ciase ?

V. M. : Elle est née d'un groupe de travail. Il nous est apparu indispensable d'écouter des personnes qui avaient l'expérience des crises institutionnelles dues à des fautes morales, soit parce qu'elles avaient été plongées dedans – comme un général de l'armée –, soit parce qu'elles avaient étudié le sujet – comme l'anthropologue [Laetitia Atlani](#) et la prostitution forcée dans des camps de l'ONU. Et à toutes, nous posions ces questions : comment avez-vous fait ? Comment l'institution a-t-elle réagi ? Le secrétaire général de la Conférence des évêques de France de l'époque était là. Le soir, il n'y avait aucun doute sur la nécessité d'une commission indépendante et que la seule chose que l'Église avait à faire, c'était de la financer.

Tout cela ne relève pas du courage mais de la responsabilité. J'espère que celle-ci vient de la liberté intérieure – je ne suis pas là pour défendre la réputation de l'Église ni celle de la vie religieuse. Et puis, j'avais déjà rencontré beaucoup de victimes dont le récit hantait mes nuits.

Vous avez évoqué votre rôle institutionnel. Vous n'avez jamais pris de front les évêques avec qui pourtant vous avez eu de fortes divergences, est-ce un positionnement politique ?

V. M. : Non, ce n'est pas un positionnement politique, parce que j'ai horreur de prendre les gens de front. Je trouve que cela n'est pas respectueux des personnes, car en fin de compte, on ne sait jamais ce que pensent vraiment les autres ni le pourquoi de leur position. J'essaie de dire ce que je crois, de ne pas avoir de langue de buis. La question, du reste, n'était pas de rallier les évêques à quoi que ce soit, mais qu'on embarque ensemble vers un horizon inconnu dont nous pressentions qu'il serait douloureux pour l'Église catholique, mais que nous croyions juste et nécessaire, les uns et les autres.

Vous vous êtes placée résolument du côté des victimes, à leur écoute et pleine d'empathie. Le risque n'est-il pas à un moment de perdre une juste distance ?

V. M. : Sans aucun doute. Je ne sais si je suis débordée par mon empathie, il est sûr en tout cas que l'empathie et surtout l'indignation ont été un moteur de mon engagement. Sur un sujet comme celui-ci, je ne sais ce qu'est la juste distance. Je ne vois pas comment avoir une posture neutre. Mais cela n'empêche pas de réfléchir, et de réfléchir avec d'autres. Les deux ne sont pas incompatibles, mais nécessaires, il faut simplement les articuler. Sans doute avons-nous souffert, dans l'Église, de positionnements qui se voulaient trop à distance. Je repense à ce qu'Édouard Durand disait des « *bonnes planques* » : la présomption d'innocence a pu être une bonne planque pour les agresseurs. La complexité aussi – « *oui mais tout cela, c'est tout de même compliqué* »... Pour moi, la juste distance peut être une autre bonne planque.

« Pour moi, la vie religieuse a été une école de liberté. Je ne l'ai jamais vécue comme un carcan et on ne me l'a jamais fait vivre ainsi. »

Vous avez trouvé votre liberté dans le christianisme alors que vous avez grandi dans un milieu plutôt laïque. Or, l'Église n'est pas toujours une école de liberté intérieure, en témoignent les nombreuses violences spirituelles et physiques révélées ces dernières années. Comment l'avez-vous vécu ?

V. M. : J'ai eu beaucoup de chance. Notamment celle de ne pas avoir eu à connaître d'agresseur dans mon parcours ecclésial. Je ne sais pas comment j'aurais réagi. J'ai rencontré, dans ma congrégation ou chez les dominicains, des personnalités profondément libres et humaines. À vrai dire, je ne connaissais pas grand-chose à l'Église quand j'y suis entrée et, avec le recul, je mesure que cela m'a aidée de n'avoir aucune idée

préconçue. Et de n'avoir aucun passif, ni heureux ni douloureux avec l'Église. Pour le coup, j'étais assez neutre. (*Rires.*)

Pour moi, la vie religieuse a été une école de liberté. Je ne l'ai jamais vécue comme un carcan et on ne me l'a jamais fait vivre ainsi. Jamais, au nom de l'obéissance, on ne m'a demandé un truc débile. Ce qu'on m'a proposé pouvait parfois me paraître bizarre mais, en discutant, je le comprenais comme une vraie chance. La force de la vie religieuse, c'est de vous amener à vivre des choses que vous n'auriez jamais imaginées et vous vous rendez compte qu'elles vous déploient et que vous arrivez à les accomplir.

Pensez-vous que la vie religieuse est forcément un choix ? On dit parfois que Dieu appelle...

V. M. : Dire que Dieu appelle à la vie religieuse me paraît prétentieux. Je pense que Dieu appelle d'abord chacun de nous à être vivant. Ensuite, nos désirs, nos intuitions, nos rencontres surtout vont dessiner ce qui nous apparaît le plus juste. Ce chemin de vie, je l'ai reconnu comme un chemin de Dieu parce que ça me paraissait juste pour moi, y compris lorsque cela me semblait complètement bizarre. Ce qui compte, c'est de distinguer – de discerner, diraient les jésuites – ce qui va être une voie d'accomplissement pour soi, aussi ardue puisse-t-elle être avec les autres.

Vous êtes-vous parfois dit qu'il vous fallait garder votre liberté intérieure par rapport à ce qui vous était demandé ?

V. M. : Je crois que j'ai eu la chance de n'avoir jamais dû me poser cette question aussi formellement. Lorsque j'étais jeune religieuse, je me souviens que la provinciale m'avait soudain dit que la congrégation souhaitait que j'arrête mon métier. J'étais très fâchée parce qu'il m'avait été dit le contraire quand j'étais novice. J'avoue que je leur en ai voulu pour ce revirement soudain. Je les ai excusées ensuite, mais bien après... Cela étant, cette année de césure a été un moment magnifique, durant lequel je n'avais rien d'autre à faire que de lire la Bible, de comprendre l'histoire de l'ordre dans lequel j'entrais, de commencer des études.



Présidente de la Conférence des religieux et religieuses de France, Véronique Margron a reçu le premier témoignage à l'origine de l'enquête sur l'abbé Pierre. Elle plaide pour une plus grande vigilance dans l'Église. Patrick Gaillardin / Patrick Gaillardin

Avez-vous été libérée peut-être d'un attachement trop fort à votre métier ?

V. M. : Non, parce que je n'y étais quand même pas depuis si longtemps, mais, avec le recul, cela m'a sans doute libérée d'une sécurité, d'une reconnaissance sociale. Mais au moment où l'on m'a proposé de devenir aumônière d'étudiants, je ne voyais pas du tout ce que ça pouvait être. En réalité, ce furent des années extraordinaires. Ce qu'on m'a proposé m'a souvent surpris mais ne m'a jamais paru ni idiot, ni inhumain. À toutes les étapes de ma vie, j'ai pu conjuguer un état d'esprit personnel avec la chance de pouvoir échanger avec mes supérieures, soucieuses de me proposer des missions qui se sont avérées infiniment belles.

Vous parlez d'un état d'esprit. Mais la liberté intérieure n'est-elle pas aussi le fruit d'un travail ? Comment l'avez-vous nourrie ?

V. M. : D'abord, par l'intériorité : la lecture de la Bible, l'oraison, les moments de tranquillité durant lesquels vous êtes seule avec vous-même. J'ai passé des années à me lever très tôt parce que j'avais besoin d'un très grand espace de silence, de solitude, de prière y compris de lecture des journaux. Ce temps, qui n'était qu'à moi, a nourri ma liberté intérieure.

Essayer de faire ce que j'avais à faire, chaque jour, avec le sentiment de ne pas devoir délaissier ceux avec qui je vivais. Assumer ses responsabilités, en somme, sans les survaloriser. Bénéficier d'un lieu tiers, neutre et bienveillant dans le cadre d'une supervision psy, a été aussi déterminant à l'un ou l'autre moment. Quant à l'accompagnement spirituel, je pense qu'il n'a pas forcément à être continu dans l'existence. D'autant plus que je pense que le premier compagnon, c'est l'Évangile. Bien sûr, c'est plus facile de dire cela à mon âge qu'à 30 ans.

Comment pourriez-vous définir une liberté intérieure bien ajustée ?

V. M. : Exercer sa liberté intérieure, c'est essayer, en bénéficiant de la réflexion d'autres, de faire ce que je crois juste. Et de l'inscrire dans l'espace du réel et du possible. Cela demande de la créativité et de la lucidité. Si je considère l'âge moyen des sœurs de ma province, je sais bien qu'il y a mille choses impossibles à réaliser. Mais nous n'allons pas nous en lamenter : c'est contraire à l'Évangile, et cela n'aide pas les femmes qui sont là. Mais que pouvons-nous construire ensemble, qui ne soit pas encore imaginé ? La liberté intérieure produit cette capacité à créer du possible. Il faut pousser un peu les murs, fissurer des édifices personnels, comme institutionnels.

Comme dit le sage [Qohélet](#), « *fais ce qui est sous le soleil* ». Ce que ta main peut accomplir, fais-le, tu ne peux pas jurer du reste. C'est de ton pouvoir, de ton devoir de le mettre en œuvre. Avec cette nuance, profondément évangélique, qu'on ne connaît jamais son possible. La foi au Christ, c'est un combat permanent contre la fatalité, confesser la mort et la résurrection du Christ, c'est signifier qu'il n'y a pas de fatalité dans l'histoire.

Face à la crise des abus, je me demande souvent comment la lutte peut rester à taille humaine pour ne pas engendrer le découragement et susciter l'envie de tourner la page. Si la mission est inaccessible, elle va susciter du désespoir et il ne se passera rien. Il faut aussi accepter de ne pas tout comprendre, et consentir à cet échec de ne jamais en avoir fini. Cela permet de maintenir l'indignation et de continuer à travailler.

Deux lieux

L'amitié

« C'est un lieu de construction de liberté intérieure. Ici, nul besoin de défense des apparences. J'ai des amis très proches qui me soutiennent, y compris si je ne les vois pas, si je ne les entends pas. Ils me peuplent, pour ainsi dire, au même titre que les victimes. Ils convoquent ma responsabilité parce que je me sens redevable. Les amis sont essentiels parce qu'ils permettent de s'écarter de ce qui est trop violent, comme les attaques. Ce sont des cercles intimes de protection. Ces amis, y compris certaines sœurs, m'ont beaucoup aidée et soutenue. »

La montagne

« Pour moi, c'est l'air ! Je vais régulièrement dans la vallée du Mont-Blanc, près de Combloux, en Haute-Savoie. C'est une vallée très ouverte où l'on voit à 360 degrés, elle me permet de prendre de l'air dans ces paysages, dans la marche. »

Une activité

La marche

« Je marche beaucoup dans Paris. Une manière, pour moi, de déposer ce qui est trop lourd, de me délester. Dans la capitale, vous redevenez un anonyme parmi les anonymes : je regarde les gens, je pense à eux, je prie pour eux. Cette mise à distance m'apaise. Quand j'ai entendu des personnes toute la journée, j'en ai vraiment besoin. Marcher me recentre sur de l'élémentaire, en m'obligeant à me concentrer pour regarder mes pieds. Je ressens cette sensation de liberté également au fil des kilomètres, quand je fais de la natation, spécialement du dos crawlé, mais c'est plus exceptionnel. »

Ses dates

1957 Naissance à Dakar, au Sénégal.

1981 Admise au concours de la protection judiciaire de la jeunesse, éducatrice auprès de jeunes délinquants pendant six ans.

1989 Entrée dans l'ordre dominicain, chez les Sœurs de la charité dominicaines de la Présentation.

2004-2010 Première femme doyenne d'une faculté de théologie en France, à l'Université catholique de l'Ouest.

2005 Docteure en théologie morale.

2014 Éluë prieure provinciale de sa congrégation.

2016 Éluë présidente de la Conférence des religieux et religieuses de France (Corref), réélue pour quatre ans en 2021.